

**LAURENT WIRTH**

# **Le destin de Babel**


**Préface de Patrick Boucheron**

**ARMAND COLIN**

Collection *Mnémosya*

Illustration de couverture : Bernard Heisig,  
*Du nouveau concernant la construction de la tour*,  
1977, Halle, Kunstmuseum Moritzburg © agk-images

Mise en pages : Nord Compo

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
	

© Armand Colin, 2021

Armand Colin est une marque de  
Dunod Éditeur 11 rue Paul Bert 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-63178-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Alexandre, Inès, Louise, Lily-Rose et Maxence,  
L'Europe de demain.*



# Préface

Il y aurait tant de raisons de renoncer. L'Europe ? Un sujet répulsif, affirmement désormais les éditeurs, découragés d'avance par le désintérêt, quand ce n'est pas l'hostilité, que susciteraient non seulement le récit de la formation de l'Europe mais tout discours mesuré sur son devenir. Comme il paraît lointain le temps où Jacques Le Goff lançait avec enthousiasme, en 1988, sa collection « Faire l'Europe » ! Rassemblant des essais historiques qui paraissaient simultanément en cinq langues (français, allemand, anglais, italien et espagnol), elle proposait le grand tour d'une « Europe sentimentale » appréhendée sous le regard du droit, de la démographie, des sciences, des langues ou de l'alimentation. L'Europe et le monde étaient à la veille de grands bouleversements dont nous subissons encore les répliques, et devant les premiers désenchantements politiques qu'inspirait le tournant technocratique des institutions européennes, commençait à poindre l'idée que si c'était à refaire, il eut mieux valu, pour conforter le sentiment d'appartenance des Européens au projet politique qui devait leur garantir la paix et la prospérité, « commencer par la culture ».

On apprendra bientôt, dès l'orée du beau livre de Laurent Wirth, que cette phrase faussement attribuée à Jean Monnet le fut en réalité par la grande historienne de l'empire byzantin Hélène Ahrweiler, cette même année 1988, lors d'un discours prononcé à la Sorbonne en tant que rectrice de l'Académie de Paris, chancelière des universités. Cet accident de transmission n'est sans doute pas pour déplaire à Laurent Wirth. Parce qu'il écrit ici en pédagogue, cet infatigable défenseur des valeurs de la transmission scolaire des savoirs historiques ne peut faire l'économie d'une réflexion sur la forme narrative que doit prendre aujourd'hui une histoire de l'Europe. Ouverte, diverse et polyphonique, cette histoire fait le choix de la longue durée et de la ligne claire du récit. Mais celle-ci ne peut se dérouler de manière lisse et homogène ; elle est elle aussi, au sens propre, *accidentée*.

Voilà sans doute ce qui nous sépare aujourd'hui de la belle espérance de Jacques Le Goff. Nous croyons sans doute comme lui qu'on ne peut faire

l'Europe sans penser les moyens de « faire des Européens ». L'expression avait déjà été utilisée par le philosophe suisse Denis de Rougemont en 1956 lorsqu'il tentait de cerner les contours d'une conception spécifiquement européenne de l'éducation ; elle fut reprise par Laurent Wirth cinquante ans plus tard dans un ouvrage sur la place de l'Europe dans les programmes scolaires d'histoire, de géographie et d'éducation civique. Mais ce dernier est trop averti des effets pernicioeux du nationalisme méthodologique sur l'enseignement de l'histoire pour prétendre reconduire de manière accritique le projet de formation des esprits que l'on prête, de manière d'ailleurs en partie fantasmée, à l'école de la Troisième République : on ne fera pas de bons Européens en leur inculquant le récit exemplaire d'un destin que la géographie se chargerait de naturaliser tandis que l'histoire en dessinerait les fatalités.

L'ouvrage que l'on s'apprête à lire avec profit est donc un livre savant et engagé, mais puisqu'il s'agit d'un livre d'histoire, son engagement réside moins dans l'expression de certitudes que dans la mise en œuvre narrative d'une méthode. Voici pourquoi ses choix les plus importants concernent d'abord l'allure même de son récit. Au fond, de même que dans l'expression de « roman national » c'est sans doute la notion de « roman » qui pose le plus de problème, ce qui explique le désamour que suscite l'épopée de la construction européenne est peut-être le terme même de « construction ». On ne peut plus prétendre aujourd'hui écrire un roman européen aussi lisse et homogène que l'étaient les romans nationaux, comme si l'idée européenne se développait, se déployait, se perdait, se retrouvait, mais demeurerait toujours identique à elle-même. Les histoires traditionnelles qui décrivent la France comme une tache d'huile toujours identique à elle-même, allant vers son accomplissement, partant à la rencontre de sa forme et butant sur ses frontières, n'ont plus cours aujourd'hui – au moins dans l'espace académique. Mais que raconte-t-on d'autre lorsqu'on parle de la construction européenne comme si c'était la même idée qui, s'élargissant, ne se transformait pas ? Voici pourquoi toute histoire vraiment européenne ne peut que faire varier, au fur et à mesure de son évolution, et selon les espaces qu'elle envisage, le sens des notions qu'elle utilise, à commencer par celle, ô combien piégée, de civilisation.

Il est si tentant d'éviter les mots du litige. On aboutit ainsi à une histoire édulcorée, qui cherche à ne fâcher personne mais finit par ne plus rien dire à quiconque. L'autre échappatoire est de se complaire dans les complications inutiles, s'abandonnant aux vertiges de la déconstruction, en se contentant de dresser l'inventaire de tout ce qui nous sépare. Laurent Wirth n'a pas voulu céder à ces deux facilités. Il fait ici le choix d'un récit continu qui affronte

crânement ce que j'appellerai volontiers le courage de la simplicité. Mais celui-ci ne vaut que s'il assume pleinement les hésitations, les incertitudes et les contradictions – tout ce qui fait que le discours historique ne peut véritablement s'énoncer que depuis le point de vue des discontinuités. L'horizon de la démocratie, on le sait bien, est la déception. La démocratie européenne, toujours inachevée, ne déroge pas à cette règle. Elle ne peut se fonder que sur les décombres de ce principe espérance dont parlait d'Ernst Bloch. Ce sont des ruines d'avenir – entendons à la fois qu'il n'y a pas d'autres fondations politiques que les vestiges des rêves anciens, mais qu'il nous appartient toujours d'en relever les promesses non tenues, et que c'est en ce sens qu'on peut dire que ces ruines du passé ont aussi de l'avenir.

Tout cela, une image la donne à voir : celle précisément qui orne la couverture de ce livre. Il ne s'agit pas d'une vision du passé, même si elle évoque la genèse biblique de l'espèce humaine, dans son unité de projet et dans sa diversité de langues. Mais cette origine est à venir, et voici pourquoi le peintre Bernhard Heisig (1925-2011), relançant jusqu'à nous la verve tragicomique d'un Otto Dix, accumule les décombres de notre modernité, mettant en regard ces deux dynamiques fondamentales de l'Europe que sont la destruction et la construction. *Neues vom Turmbau* – tel est le titre de cette œuvre profondément dérangement. Qu'y voit-on de nouveau sur la construction de la tour de Babel ? Le fait que celle-ci est d'emblée tourmentée par de mauvais souvenirs qui, si on ne sait les affronter, viendront nous hanter. Tout le contraire, en somme, de cette navrante *Maison de l'histoire européenne* qui, depuis 2017, jouxte de si près les institutions européennes de Bruxelles qu'elle pense devoir délivrer à tous indistinctement (c'est-à-dire à personne en particulier) un discours lénifiant sur l'identité européenne soigneusement expurgée de tout ce qui viendrait la contrarier – c'est-à-dire, ultimement, du tragique de l'histoire.

Faire l'Europe ou refaire les Européens ? La question, on l'a vu, se posait déjà en 1988, et elle se posait en des termes culturels. Dix ans plus tard, en 1998 donc, l'Allemagne réunifiée commandait à Bernhard Heisig une vaste fresque historique pour décorer le Bundestag. Du fait de son passé tumultueux – il s'engagea dans les Waffen SS dans sa prime jeunesse et rejoignit après-guerre les rangs du Parti communiste de la RDA dont il devint l'un des peintres officiels –, le choix du fondateur de l'école de Leipzig suscita une vive polémique, en Allemagne et ailleurs. Au moins avait-il le mérite de ne pas neutraliser l'histoire, dont les mouvements les plus violents avaient traversé la vie même de Bernhard Heisig. En choisissant à son tour d'affronter

sans louvoyer le motif même de l'histoire européenne, Laurent Wirth assume avec calme et conviction la même inquiétude, de celle qui permet de demeurer en mouvement.

Celui qui anime son livre est profondément babélique, au sens où l'écrivain Erri de Luca réinterprétait, à la lumière de la mystique juive, le mythe de Babel. Dieu n'a pas châtié les hommes pour leur orgueil, coupables qu'ils étaient d'avoir voulu tutoyer le ciel en édifiant leur grande tour ; il les a sauvés d'une catastrophe à venir, en rendant l'humanité inexpugnable. Car juste avant le Déluge, se rassembler dans le lieu unique d'une langue commune revenait à se rendre vulnérable. Ce que l'on prend pour la malédiction de Babel est donc en réalité la dissémination salvatrice des hommes, dès lors qu'ils entrent « en région de dissemblance », pour parler comme Dante. Cette histoire est universelle ; elle est également profondément européenne. Umberto Eco ne disait-il pas (dans l'un des volumes de la collection « Faire l'Europe », justement) que la langue de l'Europe était la traduction ? On ne crée pas du commun en s'abandonnant à l'uniforme fadeur d'une mondialisation sans mémoire. On écrit l'histoire pour faire récit de nos dispersions.

Patrick Boucheron



*Toute la terre avait la même langue et les mêmes mots.  
Partis de l'est, les hommes trouvèrent une vallée  
au pays de Shinéar et s'y installèrent.  
Ils se dirent l'un à l'autre :  
« Faisons donc des briques et cuisons-les au feu ! »  
Les briques leur servirent de pierre et le bitume leur servit de mortier ;  
Ils dirent alors :  
« Bâtissons-nous donc une ville et une tour dont le sommet atteigne  
le ciel et faisons-nous un nom afin que nous ne nous dispersions pas  
sur toute la terre ! »  
L'Éternel descendit pour voir la ville et la tour  
que bâtissaient les humains.  
Il dit :  
« Ainsi ils sont un seul peuple et ils parlent tous la même langue  
Et ce n'est que le commencement de leurs œuvres !  
Maintenant, rien ne les empêchera de réaliser tous leurs projets !  
Descendons donc et là, brouillons leur langue,  
Afin qu'ils ne se comprennent plus mutuellement ! »  
L'Éternel les dispersa sur toute la terre ;  
ils cessèrent de bâtir la ville.  
C'est pourquoi on l'a appelé Babel<sup>1</sup> car c'est là que l'Éternel  
brouilla la langue de toute la terre et c'est là qu'il les dispersa  
sur toute la terre.  
Genèse, 11.1-9*

1. Babel est le nom hébreu de Babylone. Il y a également dans ce passage un jeu de mots entre Babel et le verbe hébreu Bâlal qui signifie brouiller.



# Introduction

Dire que l'Union européenne traverse une passe d'incertitude serait un euphémisme. Le Brexit, la montée des populismes et du souverainisme, non seulement dans les démocraties dites « illibérales » de l'est de l'Europe, mais aussi jusqu'au sein même des six pays fondateurs, sont des signes d'une remise en cause de l'idée européenne et d'un risque de désagrégation de l'Union. Tout récemment, la crise sanitaire, provoquée par la pandémie de Covid-19, a mis à l'épreuve la solidarité des pays membres, comme l'avaient fait auparavant la crise de l'Euro et la crise migratoire. Même si l'accord du 21 juillet 2020 sur un plan de relance européen, l'entente apparemment renouée entre la France et l'Allemagne, la coopération entre les 27 pour la campagne de vaccination et leur front uni dans la négociation des conditions du Brexit semblent ouvrir la possibilité d'un rebond, l'avenir de l'Europe reste incertain.

En France, d'où était parti l'appel initial à l'union, avec le fameux « discours de l'Horloge » en 1950<sup>1</sup>, la victoire du « non » au référendum de 2005 sur le projet de Constitution européenne, d'inspiration largement française<sup>2</sup>, a marqué l'échec d'un pas décisif vers la construction d'une Europe politique. Cinquante et un ans auparavant, le 30 août 1954, une autre initiative d'inspiration française<sup>3</sup>, la Communauté européenne de défense (CED), qui comportait un volet politique (la CPE : Communauté politique européenne), avait déjà été enterrée par un vote de l'Assemblée nationale.

L'appel de Victor Hugo à la constitution des « États-Unis d'Europe »<sup>4</sup>, le geste d'Aristide Briand en vue de renouer avec l'Allemagne après ce suicide de l'Europe que fut la Grande Guerre et son appel aux Européens à s'unir dans « une sorte de lien fédéral »<sup>5</sup>, la main tendue de Robert Schuman au chancelier Adenauer<sup>6</sup> cinq ans après la fin du second conflit mondial, tout cela paraît oublié par une grande partie de l'opinion publique aujourd'hui.

La vision de l'Europe qu'avait le général de Gaulle, accordant le primat aux nations, à leurs identités et à leurs langues, reste en revanche très prégnante. On connaît l'une de ses phrases célèbres à ce sujet :

« Dante, Goethe, Chateaubriand appartiennent à toute l'Europe dans la mesure où ils étaient respectivement éminemment italien, allemand et français. Ils n'auraient pas beaucoup servi l'Europe s'ils avaient été des apatrides et s'ils avaient pensé, écrit en quelques esperantos ou volapuks intégrés [...]»<sup>7</sup>. »

En formulant ce jugement, de Gaulle se plaçait sur un plan culturel et linguistique pour défendre sa conception d'une « Europe des nations ».

Mais, si l'on considère l'histoire culturelle européenne sur la longue durée, on ne peut s'en tenir à une approche nationale. Le concept de nation s'est inscrit finalement dans un moment de l'histoire de l'Europe assez tardif. Comme l'a souligné dès 1872 Walter Bagehot : « *les nations ne sont pas aussi vieilles que l'histoire* ». » Selon l'historien Eric Hobsbawm, ce concept historiquement très jeune fut « une nouveauté de la Révolution<sup>9</sup>. »

Le concept d'Europe existait bien avant celui de nation. Une conscience et une civilisation européennes aussi. On ne peut pas faire commencer l'histoire de cette conscience et de cette civilisation à la période de l'aube des « Lumières », à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, que Paul Hazard a qualifiée de « *Crise de la conscience européenne* »<sup>10</sup>. Si cette conscience connut alors une crise, cela impliquait sa préexistence.

Se pencher sur cette histoire impose de remonter jusqu'aux origines culturelles lointaines de l'Europe, de commencer l'analyse en partant de la représentation qu'avaient les Grecs d'une Europe qui tirait son nom d'un de leurs mythes, avant de poursuivre l'enquête à travers les siècles<sup>11</sup>.

Commençons donc par la culture, pour reprendre la formule attribuée à tort à Jean Monnet : « Si c'était à refaire, je commencerais par la culture<sup>12</sup>. »

Cette quête d'Europe sur la longue durée a pour but d'apporter des éclairages sur la question qui sous-tend ce livre : pourquoi une conscience européenne s'est-elle toujours heurtée, malgré ce qui pouvait la cimenter, à des forces centrifuges qui ont engendré des fractures, des divisions et des guerres dévastatrices, particulièrement au siècle dernier, où le continent a été mis « à feu et à sang<sup>13</sup> » ? Pourquoi est-il toujours aussi difficile de construire une Europe vraiment unie ?

## Notes

1. Le 9 mai 1950, Robert Schuman, ministre français des Affaires étrangères, prononça dans le « Salon de l'Horloge » du quai d'Orsay un discours, inspiré par Jean Monnet, proposant la création d'une organisation européenne, en vue de mettre en commun les productions française et allemande de charbon et d'acier. Cette proposition déboucha sur la signature, le 18 avril 1951, du traité de Paris, fondant la Communauté européenne du charbon et de l'acier, entre les six États qui signeront en 1957 les traités de Rome.

2. La « Convention sur l'avenir de l'Europe », qui a élaboré ce projet, était présidée par Valéry Giscard d'Estaing.

3. Cette proposition émanait du président du Conseil français René Pleven.

4. Exprimé dans son discours du 21 août 1849 devant le *Congrès international de la paix* à Paris.

5. Dans le discours qu'il prononça devant l'Assemblée générale de la SDN, le 5 septembre 1929.

6. Dans son « discours de l'Horloge » du 9 mai 1950.

7. Conférence de presse du 15 mai 1962.

8. Walter Bagehot (1826-1877), journaliste britannique a émis ce jugement dans son ouvrage *Physics and Politics* (1872).

9. Eric Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780*, Gallimard, Folio Histoire, 1992.

10. Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne*, Boivin et Librairie générale française, 1935.

11. Il est significatif que des ouvrages collectifs consacrés à l'histoire de l'Europe couvrent la période qui va de l'Antiquité à nos jours : ainsi celui qui fut publié aux Éditions Salvator en 2016, sous la direction d'Antoine Arjakovsky, intitulé *Histoire de la conscience européenne* et celui publié l'année suivante par les Arènes, sous la direction d'Étienne François et Thomas Serrier, intitulé *Europa, notre histoire. L'héritage européen depuis Homère*. Un autre ouvrage collectif, *Les Européens*, publié aux Éditions Hermann en 2000, sous la direction d'Hélène Ahrweiler et de Maurice Aymard, fait même remonter la civilisation européenne jusqu'à l'âge du bronze.

12. Cette phrase est souvent citée comme ayant été prononcée par Jean Monnet. En fait, ce fut la rectrice de Paris Hélène Ahrweiler qui, dans un discours qu'elle fit à la Sorbonne en 1988, utilisa, au conditionnel, la phrase suivante : « *si c'était à refaire, je commencerais par la culture, pourrait s'écrier Jean Monnet s'il revenait parmi nous.* » Son attribution à celui qui est considéré comme l'un des pères de l'Europe est un bel exemple de fabrication d'une citation apocryphe.

13. C'est le titre d'un ouvrage de Enzo Traverso, *À feu et à sang. De la guerre civile européenne (1914-1945)*, Stock, 2007.



## Chapitre 1

# Genèse de la civilisation européenne (De l'Antiquité au début du x<sup>e</sup> siècle)

*« [...] Ainsi, quand Europe confia son flanc neigeux  
au taureau rusé, l'audacieuse pâlit, voyant la mer pleine  
de monstres et ses abîmes [...]. »*

*Tu ne sais pas que tu es l'épouse du victorieux Jupiter. Cesse  
tes sanglots, apprends à porter ta haute fortune. Une part  
du monde prendra ton nom. »*

Horace, *Odes*, Livre III, « À Galatée », v. 25-75

Paul Valéry avançait, dans un texte qu'il écrivit peu de temps après la Grande Guerre, que l'on pouvait considérer comme européens tous les territoires qui avaient été soumis à trois influences :

« [...] Toute terre qui a été successivement romanisée, christianisée et soumise, quant à l'esprit, à la discipline des Grecs est absolument européenne<sup>1</sup>. »

On peut discuter et nuancer cette affirmation, car il faut tenir compte d'un terreau culturel préexistant, celui des Celtes notamment, et d'autres influences, celles des Germains et de l'Islam. Valéry précisait lui-même, à la fin de ce texte, « *qu'il se risque avec bien des réserves et avec des scrupules*

*infinis à proposer cet essai de définition, cette manière de voir, étant donné qu'il en existe une quantité d'autres qui ne sont ni plus ni moins légitimes ».*

Cette « manière de voir » est un point de vue de départ qu'il faut soumettre à une analyse historique portant sur une période charnière, le passage de l'Antiquité au Moyen Âge. Cette analyse doit permettre de répondre aux questions suivantes :

- Quel fut le contenu culturel respectif de chacune de ces trois influences ?
- Quels furent les processus de leurs transmissions et de leurs participations à la formation d'une culture européenne et quelle fut la période décisive de ces transmissions ?
- Quelles autres influences anciennes peut-on identifier ?
- Une diversification des cultures européennes a-t-elle émergé, dès cette époque, du fonds culturel commun ?

On a longtemps parlé, dans le sillage d'Edward Gibbon<sup>2</sup>, de « Bas Empire romain » pour caractériser la fin de la période antique, marquée par le partage entre un Empire d'Orient et un Empire d'Occident en 395 et par les « invasions barbares » des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles de notre ère. La date de 476, à laquelle le dernier empereur d'Occident, Romulus Augustule, fut déposé par Odoacre, un barbare engagé dans l'armée romaine, fut traditionnellement retenue pour marquer la césure entre l'Antiquité et le Moyen Âge.

Mais aujourd'hui, les historiens préfèrent parler d'« Antiquité tardive », terme forgé par l'historien Peter Brown<sup>3</sup>, plutôt que de « Bas Empire » et cela pour plusieurs raisons :

- cette période ne fut pas, sur le plan culturel, une « basse Antiquité », avec la dimension péjorative qu'impliquait cette expression chargée par la notion de décadence ; l'immense culture d'un saint Augustin (354-430) témoigne, à elle seule, de la vitalité intellectuelle de l'époque ;
- les « grandes invasions » n'ont pas été le phénomène cataclysmique longtemps perçu comme tel et n'ont pas provoqué la mort de la culture gréco-romaine ; les échanges ne furent pas seulement belliqueux, ils furent aussi culturels ;
- la césure de 476 ne correspond pas à une réalité culturelle. Il est préférable de considérer que le passage de l'Antiquité au Moyen Âge s'est fait de façon progressive : la civilisation antique n'a pas disparu brutalement, elle s'est transformée, peu à peu, en civilisation médiévale.

En ce sens, on peut discuter un autre point de vue, exprimé également par Paul Valéry dans « La crise de l'esprit »<sup>4</sup> : « *Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.* » Les civilisations ne meurent



pas, elles vieillissent puis se transforment en une autre. Comment, pendant cette période charnière, s'est effectuée une transformation de la culture antique en une culture européenne ?

Pour en revenir aux trois influences, grecque, romaine et chrétienne, dont Valéry a dit, dans son article de 1924 cité plus haut, qu'elles constituaient « *les caractères de l'esprit européen* », il convient d'abord de s'interroger sur leur contenu respectif, en commençant par l'héritage le plus ancien, celui des Grecs ?

## L'héritage grec

### Europe : le mot et le mythe

Les Grecs ont inventé le mot Europe. Son étymologie demeure incertaine : provient-il du terme sémitique *ereb* signifiant l'Occident ou de la racine grecque *eurus* (large) impliquant l'idée d'une terre étendue, celle de la Grèce continentale par opposition aux îles ?

Ils ont aussi forgé le mythe d'Europè, véritable discours sur les origines, évoqué dès le VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère par Homère dans *l'Illiade* et par Hésiode dans sa *Théogonie*. Ce mythe fut repris par la littérature et l'art des Grecs puis des Romains.

C'est un « mythe de passage et d'ouverture »<sup>5</sup>. Il prend la forme d'un enlèvement et d'un voyage de l'Orient vers la Grèce : Zeus, tombé amoureux de la princesse Europè, qu'il a aperçue sur une plage phénicienne, se transforma en taureau et la transporta jusqu'en Crète où il s'unit à elle et où elle mit au monde le futur roi Minos. Le mythe se prolongea avec la quête dans laquelle se lança le frère d'Europè, Cadmos, qui parcourut la Grèce centrale pour la retrouver, sans y parvenir, et qui y fonda la cité de Thèbes. Le mythe de Cadmos, héros civilisateur, fondateur de cité et inventeur de l'alphabet, complète celui d'Europè. Ces deux mythes rendent compte de ce que les Grecs savaient devoir aux civilisations orientales antérieures : l'organisation en cité et l'alphabet notamment, l'alphabet grec dérivant de l'alphabet phénicien.

Ces mythes sont donc porteurs de l'idée d'un métissage culturel originel. Mais au V<sup>e</sup> siècle s'affirmèrent à Athènes et dans d'autres cités grecques des discours sur l'autochtonie (« *qui est né de la terre même* ») et sur la pureté des origines grecques. Cette évolution ne peut se comprendre sans la rapporter à une vision géopolitique qui donna au mot Europe une signification géographique et une dimension culturelle qui l'opposaient à l'Asie.

## Géopolitique et littérature

Au v<sup>e</sup> siècle, Hérodote, l'historien des guerres entre les Grecs et les Perses, donna en effet au mot Europe un tout autre sens : il réfuta le mythe d'une filiation possible entre Grecs et Orientaux. Selon lui, ce n'était pas « la Tyrienne Europè » qui avait donné son nom à « ce pays que les Grecs appellent l'Europe ». Sous sa plume, le terme prit un sens purement géographique : « la terre qui fait face » (*antipéran*) à l'Asie, dominée par les Perses. L'image de l'Oriental changeait : dans son récit des *Guerres médiques*, il construisit l'image d'une altérité radicale.

On retrouve cet antagonisme dans la tragédie d'Eschyle *Les Perses*, jouée en 472 av. notre ère dans le théâtre de Dionysos, sur le flanc de l'Acropole d'Athènes. La victoire de la flotte athénienne sur celle de Xerxès, à Salamine, en 480, y était évoquée dans une allégorie très claire : la Grèce et la Perse étaient présentées comme deux sœurs qui tiraient un char dans deux directions opposées ; l'antinomie entre l'Europe et l'Asie était totale. La génération des guerres médiques avait une conception géopolitique de l'Europe opposée à l'Asie, monde « barbare » des Perses.

On peut noter cependant que cette conception faisait resurgir une altérité plus ancienne, qui distinguait les Grecs des « *barbares, qui ne parlaient pas la même langue et qui étaient inintelligibles* ». Homère évoquait en ces termes, dans *l'Iliade*, cet antagonisme linguistique et culturel. Ses poèmes épiques, *l'Iliade* et *l'Odyssée* sont toujours très présents dans la culture européenne au XXI<sup>e</sup> siècle. Avec *l'Iliade* et *l'Odyssée*, les autres grandes œuvres de la littérature grecque restent des références pour les Européens d'aujourd'hui : non seulement celles des auteurs déjà cités, Homère, Hésiode, Hérodote, Eschyle, mais aussi tant d'autres : les tragédies de Sophocle et Euripide, les comédies d'Aristophane, *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide, les *Histoires* de Polybe... La liste serait encore longue.

Si l'on trouvait déjà chez Homère l'idée d'une altérité Grec/barbare, ce fut avec la génération des guerres médiques qu'elle prit une dimension vraiment politique et idéologique.

## Une culture politique

En effet, cette génération donna aussi à l'opposition Europe/Asie un contenu idéologique : pour Hérodote, l'Europe était « *une terre de liberté face à l'Asie, terre de soumission* », c'était aussi une terre de « *modernité face à une terre*

*d'archaïsme* ». Pour les Grecs, la finalité des guerres médiques était d'empêcher l'assujettissement de la Grèce à la domination perse et de libérer les cités grecques de la côte d'Asie Mineure de cette domination. En Grèce même, cet idéal de liberté se réalisa dans le cadre de la *Polis*, la cité, dont la démocratie athénienne devint le modèle au v<sup>e</sup> siècle avant notre ère, avec son assemblée de citoyens (*l'Ecclésia*), son conseil (la *Boulé*), dont les membres (les *bouleutes*) étaient tirés au sort, ses magistrats (élus ou tirés au sort), son tribunal populaire (*l'Héliée*) formé d'*Héliastes* (tirés au sort).

Cette invention du politique et cette culture démocratique expliquent que la plupart des mots du vocabulaire politique d'aujourd'hui viennent du grec, à commencer par le terme même de politique (issu du grec *polis* : la cité) : démocratie, démagogie, tyrannie, oligarchie, monarchie, aristocratie, anarchie, ploutocratie, gérontocratie, polémique, utopie, ostracisme, génocide...

Cette culture politique, léguée par la Grèce, était aussi liée à la notion de progrès, qui a marqué durablement l'Europe, particulièrement depuis le siècle des Lumières. Cela était très sensible chez Thucydide, le grand historien du siècle de Périclès. Il opposait en effet le « barbare archaïque » au Grec, vecteur de modernité, d'expansion maritime, d'ouverture, d'avancées scientifiques et d'urbanisation. On trouve chez lui l'idée d'une vocation universaliste de l'hellénisme, appelé à civiliser l'Orient. Cette idéologie annonçait les conquêtes d'Alexandre, mais aussi l'expansion de l'Empire de Rome que l'historien Paul Veyne qualifie de « gréco-romain »<sup>6</sup>.

La pratique politique au sein de la démocratie donnait une place de choix à l'art de la parole (*logos*), l'art de persuader, que maîtrisait parfaitement un Périclès. En lien avec cette pratique, qui impliquait le débat, le raisonnement et l'argumentation, il y eut aussi chez les Grecs une véritable réflexion politique qui, apparue chez les sophistes, s'épanouit chez les philosophes. Mais l'esprit grec ne se limita pas à la seule réflexion politique.

## Sur les épaules de géants

« *Nous sommes des nains juchés sur des épaules de géants* ». Cette phrase, attribuée à Bernard de Chartres, qui enseignait dans cette ville au xii<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>, fut illustrée sur quatre vitraux de la cathédrale : derrière la figure des évangélistes, disposés autour d'une Vierge à l'enfant, ces vitraux rendaient en fait un hommage aux savoirs des anciens qui permettaient aux Européens de voir plus loin. Les philosophes grecs (Socrate, Platon, Aristote, Épicure et les autres...) furent, en effet, des géants auxquels nous nous référons encore

aujourd'hui. Leur réflexion embrassait l'ensemble des savoirs. Ils étaient aussi des savants, parmi beaucoup d'autres, dont la liste est impressionnante : Thalès, Pythagore, Héraclite, Démocrite, Hippocrate, Euclide, Archimède, Ératosthène, Hipparque... Tous furent à l'origine de ce que Valéry appelle « la discipline de l'esprit ».

Cette réflexion embrassait également l'esthétique. L'étymologie du mot est grecque (*aisthesis* signifie beauté et sensation) et la question du beau fut centrale dans le monde grec. Dans ce domaine, les Grecs furent aussi des géants, dont l'influence sur l'art européen s'est perpétuée à travers les siècles.

L'esprit et le corps étaient intimement liés dans la Grèce ancienne : Platon, dont le nom, en fait un surnom, ferait référence à ses larges épaules et qui aurait remporté des prix dans sa jeunesse en tant que lutteur aux Jeux Olympiques, dispensait une partie de son enseignement dans un gymnase situé sur son domaine de l'Académie. Aujourd'hui, le terme allemand désignant un lycée est *Gymnasium*. Quant à celui de *Lycée*, c'était à l'origine un gymnase où Aristote réunissait ses élèves. Il faut rappeler aussi, bien sûr, la place des Jeux Olympiques, qui avaient une dimension religieuse et panhellénique essentielle dans la Grèce ancienne et qui furent ressuscités en 1896 par le baron Pierre de Coubertin. Sur ce plan également, on voit la persistance de l'influence grecque en Europe.

Mais le centre de gravité du monde grec était en Méditerranée orientale, même si les Grecs avaient implanté des colonies en Italie du Sud dès le VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et sur les côtes de la Gaule (où Massalia fut fondée par des Phocéens au VI<sup>e</sup> siècle), et si leurs échanges avec le monde celte étaient anciens, comme l'atteste notamment la découverte, dans une tombe de princesse gauloise, à Vix, en Côte-d'Or, d'un magnifique cratère, un grand vase que les Grecs utilisaient pour mélanger le vin et l'eau. Malgré ces contacts et ces échanges avec l'Occident, celui-ci restait pour les Grecs une marge, une sorte de front pionnier, où ils disposaient de têtes de pont solides, et où ils essaïmaient des colonies comme Massalia et des comptoirs commerciaux, comme le port situé à Ampurias dans l'actuelle Catalogne, qui fut fondé, à l'instar de Massalia, par des Phocéens au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

C'est avec les Romains que ce centre de gravité du monde antique se déplaça vraiment de la Méditerranée orientale vers la Méditerranée occidentale. Cependant, si cette mer séparait les trois continents du monde connu, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, elle les unissait en même temps et constituait comme le système vasculaire de l'Empire. L'Europe n'était encore qu'une

« étiquette géographique »<sup>8</sup>, mais elle fut profondément marquée par la « symbiose culturelle »<sup>9</sup>, qui la caractérisa, avec l'application de ce que Michel Banniard appelle une « loi de l'osmose »<sup>10</sup>.

## **De Rome aux royaumes barbares : le temps des osmose culturelles**

### **Une osmose culturelle gréco-romaine**

Dès les années 1950, l'historien Pierre Grimal a montré comment Rome s'est hellénisée, avant même la conquête de la Grèce, dès l'époque des deux premières guerres puniques, au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>11</sup>.

La conquête et l'occupation de la Grèce au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, dont le sac de Corinthe en 146 fut un épisode emblématique, n'a fait qu'accentuer cette tendance. La puissance victorieuse a adopté la culture des vaincus.

Paul Veyne a pu parler, à juste titre, de *l'Empire gréco-romain*.

Cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas eu d'apports spécifiques de Rome :

– certains étaient liés à l'administration d'un vaste État territorial qui se substitua à l'idéal grec de la cité, même s'il y a eu des précédents grecs qui n'ont pas eu sa durée : l'éphémère empire d'Alexandre et les royaumes hellénistiques qui lui ont succédé. On peut donner un premier exemple du rôle qu'ont joué les nécessités de cette administration dans la constitution d'une première unification de l'espace européen : le réseau des voies romaines. Rémi Brague a montré combien ce réseau a été le facteur essentiel d'« *une synthèse fondatrice d'une unité culturelle de l'espace européen* »<sup>12</sup>. Un second exemple est l'édit de Caracalla de 212, qui proclamait citoyen romain tout habitant libre de l'Empire et consacrait l'élargissement d'une citoyenneté, dont les Grecs étaient très avares. Le troisième exemple est l'unification et la codification du droit sur un vaste territoire. Ce droit romain a marqué durablement l'Europe.

– D'autres apports concernaient l'architecture et les infrastructures collectives. Ce ne fut pas un hasard, car les Romains étaient avant tout des bâtisseurs : on peut citer une adaptation romaine du temple grec : l'ajout d'un *Podium* que l'on voit particulièrement bien dans le cas de ce temple que l'on appelle « la maison carrée », à Nîmes, qui date du début du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Plus qu'une adaptation, l'amphithéâtre romain, tels le Colisée à Rome ou les arènes d'Arles et de Nîmes, fut une véritable novation, avec

sa forme elliptique et son arène centrale, à la différence des théâtres dérivés du modèle grec. Sur le plan des infrastructures, l'impressionnant pont du Gard est un exemple parmi d'autres de la maîtrise des Romains. Il permettait le passage d'un aqueduc destiné à alimenter Nîmes en eau. C'est un chef-d'œuvre très représentatif de l'ingénierie romaine.

– Dans le domaine religieux, la plupart des dieux du panthéon romain, avec leurs noms spécifiques, ont fait l'objet d'un syncrétisme avec les dieux de l'Olympe. Mais des pratiques plus spécifiques persistèrent, à l'instar des combats de gladiateurs, qui étaient issus de rites funéraires étrusques et se déroulaient dans des amphithéâtres. Il faut souligner aussi deux spécificités religieuses de Rome : l'introduction du culte impérial, qui s'est substitué au culte civique, et une grande ouverture aux cultes orientaux.

– Mais l'apport culturel de Rome fut aussi linguistique : celui du latin, qui a profondément marqué les langues et la culture européennes.

## Une « romanisation » des Celtes ?

La notion de « romanisation » est aujourd'hui remise en cause, notamment par un certain nombre d'historiens et d'archéologues anglo-saxons. Peut-on pour autant évacuer ce concept ? L'archéologue allemand Dirk Krausse a déploré l'inflation de publications anglo-saxonnes visant à le disqualifier<sup>13</sup>. L'historien Patrick Le Roux a insisté sur le fait que « *l'on ne peut se priver d'un instrument de travail qui a permis élargissement et progrès des recherches et renvoie à une réalité perçue avec acuité par les Anciens eux-mêmes* »<sup>14</sup>. Prenons donc ce concept comme tel, avec toute la prudence et l'esprit critique nécessaires.

Pour ne considérer que l'exemple de la Gaule, on parle d'une véritable « culture gallo-romaine », qui résulterait d'une osmose entre la civilisation gauloise et l'influence de Rome. Nous avons déjà évoqué quelques monuments emblématiques de la romanisation de l'espace gaulois : la « Maison carrée » de Nîmes, le pont du Gard, les arènes de Nîmes et d'Arles. À l'inverse, les sociétés gauloises, beaucoup plus prospères et raffinées avant la conquête romaine qu'on l'a longtemps cru<sup>15</sup>, ont pu avoir une influence sur le monde romain. Le fait que certains termes latins soient d'origine celte est significatif : les mots latins *carrus* (le char, le chariot) et son dérivé *carruca* (la charrue) sont issus du terme gaulois *carros*, à rapprocher du breton *Kar*, et du gallois *car*, que l'on retrouve dans le mot anglais désignant aujourd'hui la voiture. Les Gaulois étaient en effet des maîtres dans le domaine de la

charronnerie, du travail du bois et des métaux. La découverte en 1999, dans une tombe à Roissy, d'une pièce en bronze ornant l'essieu d'un char, baptisée « le dôme aux dragons » et datant du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, est l'une des preuves d'un véritable art gaulois en la matière.

Le bas-relief retrouvé à Cabrières d'Aigues, dans le Vaucluse, est un exemple intéressant de la coexistence de techniques gauloise et romaine. Dans cette scène de halage, provenant sans doute d'une stèle funéraire ornant le mausolée d'un marchand de vin gaulois, on voit, sur un bateau, à la fois des amphores romaines et des tonneaux, invention gauloise dont le nom est issu de la racine celte *Tonn*. La présence de ces deux types de contenants sur l'embarcation prouve que, sur ce plan, deux cultures matérielles ont coexisté en Gaule, avant que le tonneau gaulois ne l'emporte définitivement sur l'amphore pour la conservation et le transport du vin : la technique gauloise se généralisa à partir du III<sup>e</sup> siècle et c'est elle qui traversa les siècles jusqu'à nos jours.

Tout cela amène à remettre en cause l'image d'une romanisation civilisatrice qui n'aurait commencé qu'après la victoire de César. On peut noter que, dans d'autres régions également dominées par Rome, on ne trouve pas d'équivalent de la terminologie « gallo-romain » : on ne parle pas de civilisation hispano-romaine par exemple. En fait, le terme de gallo-romain est né au XIX<sup>e</sup> siècle avec un but politique : souligner les racines gauloises, tout en faisant de la France l'héritière de la culture romaine. Napoléon III, qui se voulait un nouveau César civilisateur, a joué sur ce levier politique. Les campagnes de fouilles qu'il a encouragées pour retrouver les sites de Gergovie, d'Alésia et d'Uxellodunum sont à resituer dans ce contexte. En réalité, la romanisation de la Gaule n'a pas été un long fleuve tranquille. Il ne faut pas oublier les révoltes de 38, 27 et 21 avant notre ère et celle de 69 de notre ère. Comme l'a souligné Patrick Le Roux, cette romanisation fut « l'expression d'une domination de Rome »<sup>16</sup>. Elle fut le résultat d'un échange inégal, d'une domination armée et d'une idéologie impériale dans une province où, bien sûr, des métissages ont été possibles. Elle n'a pas été uniforme socialement : elle a d'abord concerné les élites, ces notables gaulois auxquels l'empereur Claude accorda l'accès aux magistratures et au Sénat en 48 de notre ère, comme on peut le lire sur la table claudienne de Lyon gravée dans le bronze. Elle ne fut pas non plus uniforme géographiquement : le sud de la Gaule, occupée et érigée en province de Gaule transalpine dès 118, province qui prit ensuite le nom de « Narbonnaise » et donna jusqu'à aujourd'hui son nom à la Provence, avait été soumise à

l’empreinte romaine bien avant la conquête de César et elle fut, de ce fait, plus précocement et profondément romanisée.

Ces nuances étant établies, il est indéniable qu’il y eut une osmose entre les deux civilisations se traduisant notamment par :

- l’adoption du plan romain dans les villes de Gaule, organisées autour du *cardo*, axe nord-sud, et du *decumanus*, axe est-ouest, avec un forum au centre,
- la construction de monuments et d’infrastructures comme on l’a vu avec quelques exemples emblématiques ;
- la diffusion du modèle de la *villa* dans les campagnes,
- le réaménagement en voies romaines de grands chemins gaulois déjà existants ;
- des échanges culturels, tout particulièrement avec la diffusion du latin.

On peut donc parler d’une « romanisation » de la Gaule conquise par les Romains. Mais qu’en fut-il des barbares germaniques qui envahirent l’Empire aux VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles de notre ère ?

## Une « romanisation » des barbares germaniques ?

Les grandes invasions des Germaniques (Wisigoths, Ostrogoths, Vandales, Burgondes, Alamans, Suèves, Francs...), aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, ont précipité la chute de l’Empire romain d’Occident et ont débouché sur la mise en place de royaumes dits « barbares ». On a longtemps qualifié cette période avec les termes de décadence, d’anarchie, d’âges obscurs. Elle fut marquée, certes, par une régression technique, économique, mais aussi mentale et culturelle. Les traces matérielles de cette régression ne manquent pas, comme l’a bien montré l’historien britannique Bryan Ward-Perkins<sup>17</sup> : recul de la maçonnerie avec mortier et pierre, disparition des tuiles romaines à crochet et des poteries au tour, rareté des monnaies divisionnaires, quasi-disparition des inscriptions épigraphiques.

La réalité est cependant plus complexe. Ces envahisseurs ont parfois été violents et pillards, mais ils sont venus le plus souvent en immigrants qui se sont installés de force ou que le pouvoir romain a dû accepter et caser dans une province en signant avec eux un traité (*foedus* en latin) : c’est ce que l’on appelle le « système des fédérés ». Ils ne représentaient, tout au plus, que 5 à 10 % de la population de la « *Romania* ». Ils se sentaient une identité ethnique mais désiraient aussi, tout en restant eux-mêmes, s’intégrer dans la civilisation au cœur de laquelle ils avaient pris place. Ils étaient conduits



par une aristocratie qui ne souhaitait pas détruire l'héritage romain mais était prête à le recueillir. La culture romaine exerça sur ces envahisseurs barbares une véritable « attraction »<sup>18</sup>. L'exemple d'une production artistique des Wisigoths dans un domaine où ils excellaient, l'orfèvrerie, celle des croix dites wisigothiques, permet d'évoquer la coexistence chez eux de ce désir et de cette conscience identitaire. L'Empire était devenu chrétien, les Wisigoths le sont devenus à leur tour, mais avec une spécificité : leur attachement à la doctrine d'Arius.

Paul Veyne a bien montré comment s'est effectué ce bouleversement culturel qu'a constitué la christianisation de l'Empire romain, de la conversion de Constantin en 312 aux édits de Théodose de 380 à 394, qui firent du christianisme une religion d'État<sup>19</sup>. Cependant, cette évolution n'a pas été linéaire : l'arianisme, une doctrine due au théologien du début du iv<sup>e</sup> siècle, Arius, selon laquelle le Père était divin mais son fils était humain, a connu un succès certain. Sa condamnation par le concile de Nicée en 325 n'empêcha pas sa diffusion dans l'Empire, avant que la position nicéenne ne s'impose sous Théodose. Cet arianisme était de nature à séduire les chefs germaniques qui pouvaient ainsi mieux s'identifier au fils. Ils furent d'autant plus sensibles au message de missionnaires ariens qui les convertirent, dès le iv<sup>e</sup> siècle, même si certains peuples germaniques, tels les Francs, restèrent fidèles au paganisme germanique. Être chrétien c'était appartenir au monde romain, rester Arien c'était affirmer son identité germanique.

Mais l'Église était plus qu'une structure religieuse : c'était une structure politico-administrative qui survécut à la dislocation des institutions impériales. Les nouveaux pouvoirs éclatés des royaumes barbares durent compter avec le maillage des évêchés à travers le territoire et le soutien des évêques était pour eux essentiel. Clovis, le roi des Francs restés païens, à la différence des Wisigoths, l'a compris le premier. Ce guerrier qui ne reculait devant aucune violence pour affirmer son pouvoir, ne fut pas un agneau qui se convertit à l'amour du prochain : son baptême, qu'il est difficile de dater (entre 496 et 506)<sup>20</sup>, relevait avant tout d'un calcul politique, alors qu'il était engagé dans un combat contre d'autres royaumes barbares : il avait besoin du soutien des évêques et de l'appui des populations gallo-romaines<sup>21</sup>. Les Wisigoths, qui durent se replier en Espagne après avoir été chassés de Gaule par le roi des Francs en 506, ne se convertirent au catholicisme qu'en 587.

De l'Empire romain à l'Occident chrétien, on voit se profiler l'ébauche d'une Europe culturelle, dont le centre de gravité n'est plus la Méditerranée : il s'est déplacé vers le nord-ouest.

## L'Église : facteur de permanence et de changement

« Seule structure intacte au milieu des migrations et des nouveaux pouvoirs [...] l'Église est à la fois facteur de permanence et de changement ».

Michel Rouche, *in* Robert Fossier, *Le Moyen Âge. Les mondes nouveaux 350-950*, 1982, p. 112.

### Sauvegarde de la culture antique et transition vers la culture médiévale chrétienne

Facteur de permanence, l'Église l'a été indéniablement. Elle a en effet joué un rôle essentiel dans la sauvegarde de la culture antique. Dans le contexte de bouleversement du iv<sup>e</sup> siècle, deux pères de l'Église illustrèrent particulièrement cet effort de sauvegarde :

- saint Ambroise, évêque de Milan de 374 à sa mort en 397, fut un « héros de la romanité continuée », selon l'expression de Patrick Boucheron<sup>22</sup>,
- saint Augustin, évêque d'Hippone de 395 à sa mort en 430, donna à la culture antique un véritable « passeport » pour reprendre la formule de Michel Banniard<sup>23</sup>. Il avait pressenti que le système culturel qu'il connaissait allait être mis en danger de mort par la disparition de la cité terrestre et il a légitimé le maintien de la tradition culturelle antique dans *La cité de Dieu*. Il fut un grand médiateur, proposant une distinction radicale entre la cité des hommes et celle de Dieu, préparant ainsi la chrétienté à survivre à l'Empire.

Saint Augustin avait compris que seule l'Église pouvait mettre en place des moyens de sauvegarde culturelle. L'effondrement politico-administratif de l'Empire et de son système scolaire, au v<sup>e</sup> siècle, a donné aux évêques une place essentielle. De fait, ce furent les écoles épiscopales et monastiques qui assurèrent dans toute l'Europe une transition sans rupture de la culture antique à une culture médiévale, fondée sur la foi chrétienne. Les clercs, tout particulièrement les évêques et les moines, furent les intermédiaires privilégiés avec Dieu mais aussi entre ces deux cultures.

Les *scriptoria*, ateliers de copistes, ont assuré la survie de l'écriture et la transmission des textes sacrés mais aussi antiques. Le latin, langue commune de la chrétienté occidentale, a constitué le vecteur de cette transmission.

Ce fut ainsi que purent jouer des « sauvegardes culturelles » en ces temps difficiles<sup>24</sup>.

Comme l'a écrit Henri-Irénée Marrou, historien spécialiste de l'éducation dans l'Antiquité et du christianisme primitif : « *L'homme historique européen est né de ce défrichement de l'âme occidentale*<sup>25</sup>. »

## Défricheurs et lieux culturels

On peut citer quelques grands noms de ces « défricheurs de l'âme occidentale » et des lieux culturels qui ont maintenu des lumières au temps des royaumes barbares :

- Saint Benoît de Nursie (480-547), fondateur de l'ordre bénédictin<sup>26</sup>, qui s'établit dans le monastère du Mont Cassin, perché dans l'Apennin,
- Grégoire (539-594), évêque de Tours, qui fut notamment l'historien des Francs<sup>27</sup>,
- Isidore de Séville (560 env.-636), évêque érudit de Séville, qui fit beaucoup pour convertir les Wisigoths et dont l'ouvrage majeur, *Les Étymologies*, est une véritable encyclopédie<sup>28</sup>,
- Bède le Vénérable (672-735), moine et lettré bénédictin de l'abbaye de Wearmouth, que son *Histoire ecclésiastique de la nation anglaise* fit considérer comme « le père de l'histoire de l'Angleterre »<sup>29</sup>,
- Saint Boniface de Mayence (vers 675-754)<sup>30</sup>, archevêque de Mayence et martyr, était un moine anglo-saxon qui fut envoyé en mission par le pape en Allemagne, où il fonda notamment plusieurs évêchés et l'abbaye de Fulda, un haut lieu de culture.

La liste pourrait être plus longue mais ces quelques exemples montrent le rôle essentiel que joua alors l'Église sur le plan culturel dans toute l'Europe occidentale. On peut y noter l'affirmation de nouvelles chrétientés, tout particulièrement celles des Îles britanniques. À côté des clercs anglais, il faut faire une place de choix aux moines irlandais qui évangélisèrent la Galice, la Bretagne continentale et la Gaule du Nord. L'un d'entre eux, Colomban, parcourut toute l'Europe, de 590 jusqu'à sa mort, en 629. Il laissa en Suisse son compagnon Gall qui fonda un couvent qui prit son nom<sup>31</sup>. Colomban termina son errance européenne dans l'Apennin, où il créa le monastère de Bobbio<sup>32</sup>.

Le déplacement du centre de gravité de l'Europe vers le nord-ouest s'est encore accentué. Charlemagne, en fixant la capitale de son empire à Aix-la-Chapelle, a officialisé politiquement ce glissement. Le fait que l'un des plus

grands esprits de la « renaissance carolingienne », Alcuin, soit d'origine anglaise, confirme que le glissement fut non seulement politique mais aussi culturel. Angilbert, élève et ami d'Alcuin, proche de Charlemagne, a qualifié ce dernier du titre de « *Rex Pater Europae* »<sup>33</sup>.

Mais qu'était l'Europe selon Alcuin et Angilbert ? Malgré ce glissement vers le nord-ouest, elle était encore étroitement liée à la *romanitas*.

## ***Romanitas, christianitas, latinitas***

La *romanitas* (civilisation de l'Empire romain), la *latinitas*, (latinité, espace où l'on parle le latin), la *christianitas* (chrétienté), ces trois couches qui se sont superposées pendant l'Antiquité tardive et les royaumes barbares, ont connu au IX<sup>e</sup> siècle des bouleversements caractérisés par une antinomie unification/fragmentation.

### **La *romanitas* : de l'Empire ressuscité à sa dislocation**

En se faisant couronner empereur par le pape à Rome en 800, Charlemagne consacrait l'ascension d'une nouvelle dynastie franque, celle des Carolingiens, qui s'imposa progressivement face aux Mérovingiens, après son grand-père Charles Martel puis son père Pépin le Bref. Il consacrait aussi sa domination sur l'Europe occidentale, résultant de ses conquêtes depuis son arrivée sur le trône des Francs en 768 : seule l'Espagne, qui était aux mains des musulmans, et les royaumes anglo-saxons, qui n'étaient pas de taille à rivaliser, échappaient à son pouvoir. Ce couronnement marquait enfin la réalisation du rêve de reconstitution de l'Empire romain d'Occident : Charlemagne fixa certes sa capitale à Aix-la-Chapelle mais ce fut bien à Rome qu'il reçut la couronne impériale. La *romanitas* s'imposait toujours dans les représentations et l'emportait sur l'idée d'une invention de l'Europe occidentale. Cette résurrection mettait en cause la prétention des empereurs byzantins à incarner, dans l'antique Constantinople (de son nom grec Byzance), la seule vraie continuité de l'Empire, puisque l'Empire d'Occident avait disparu en 476.

Mais l'Empire de Charlemagne ne survécut pas longtemps après sa mort en 814. Sous son fils, Louis le Pieux (814-840), un partage conforme aux pratiques germanique se profila derrière la façade d'une supériorité de l'Empire indivisible. Ce partage fut officialisé par le traité de Verdun de 843 entre ses

trois petits-fils, Lothaire, l'aîné contre lequel s'étaient alliés, par les serments de Strasbourg en 842, ses deux frères plus jeunes, Charles le Chauve et Louis le Germanique. Dans ce partage, Charles le Chauve reçut la *Francia occidentalis*, Louis le Germanique la *Francia orientalis* et Lothaire la partie médiane appelée *Lotharingie*. Avec cette dislocation, la carte de l'Occident médiéval se précisait<sup>34</sup>.

## La *latinitas* : métamorphoses et diversification linguistique

Le marqueur culturel et linguistique de l'Occident chrétien était l'usage de la langue latine, par opposition à l'Orient byzantin, qui parlait le grec. Cette *latinitas* s'était maintenue aux temps barbares mais elle avait connu un appauvrissement progressif de la langue orale et même écrite. Le fait que les prédicateurs aient dû recourir au « *sermo rusticus* »<sup>35</sup> pour s'adresser à des auditoires populaires, la détérioration de l'écriture et les fautes grammaticales que l'on trouve dans les diplômes<sup>36</sup> mérovingiens montrent bien cette évolution. Selon Michel Banniard, spécialiste de la genèse des langues romanes, un véritable « compromis linguistique »<sup>37</sup> s'était établi entre les locuteurs illettrés et les orateurs latinophones à la fin de la période mérovingienne. Mais, toujours selon lui, ce compromis a été remis en cause par la « renaissance carolingienne »<sup>38</sup>.

Cette renaissance, voulue par Charlemagne et son conseiller Alcuin, se traduisit, à la charnière des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, par « un retour à marche forcée vers la norme latine ». La première trace en est une amélioration de l'écriture, grâce à l'apparition de la minuscule caroline, plus facile à lire. Alcuin, formé à l'école épiscopale d'York, abbé de Saint-Martin de Tours puis placé à la tête de l'école palatine d'Aix-la-Chapelle, fut le grand animateur de cette renaissance. Il veilla à ce que les monastères et les cathédrales de l'Empire fussent de véritables centres intellectuels et il développa les écoles et l'enseignement des « arts libéraux ». D'autres hommes de culture illustrèrent cette renaissance carolingienne parmi lesquels on peut citer :

- Éginhard, formé à l'abbaye de Fulda puis à l'école palatine d'Aix, qui fit partie, avec son aîné Alcuin, du cercle d'érudits qui entourait Charlemagne,
- Raban Maur, qui devint abbé de Fulda en 822, puis archevêque de Mayence en 847,
- l'Irlandais Jean Scot Érigène, qui fut appelé à la cour de Charles le Chauve.

Cette remise en ordre, lancée par les réformateurs carolingiens, accentua un clivage langagier entre oralité populaire et expression des lettrés. Dès lors, « les locuteurs illettrés ont suivi librement leurs propres choix »<sup>39</sup>. Les clercs, prenant conscience du fossé qui était en train de se creuser, ont compris qu'il fallait adopter les nouvelles langues inventées par la collectivité des locuteurs. C'était indispensable pour garder le contact et perpétuer le message chrétien. C'est ainsi que le latin cessa d'être une langue vivante et que s'imposèrent les langues vernaculaires. Les transcriptions écrites des dialectes issus des métamorphoses de l'expression orale permettent de saisir ce grand basculement. Celle des serments de Strasbourg en 842 en est l'une des premières manifestations : le serment fut prononcé en langue romane par Louis le Germanique, afin d'être compris par les troupes de Charles le Chauve, et ce dernier prononça le sien en langue germanique, pour que les soldats de Louis en saisissent le sens. Quarante ans plus tard, vers 880, le *Cantilène de sainte Eulalie* fut le premier texte littéraire écrit dans une langue romane différenciée du latin, deux siècles avant la *Chanson de Roland*. Cette évolution linguistique, fondamentale pour comprendre les origines culturelles de l'Europe, fut amorcée au VI<sup>e</sup> siècle et a abouti au IX<sup>e</sup> siècle. La *latinitas* a ainsi connu un destin qui rappelle le récit sur la tour de Babel rapporté dans la Genèse : une langue unique a cédé la place à des langages différents et les Européens ne purent plus se comprendre entre eux.

## La *christianitas* : une rupture en germe derrière une unité de façade

Nous avons vu comment la résurrection d'un Empire d'Occident par Charlemagne remit en cause la prétention des empereurs byzantins à incarner la seule véritable continuité de l'Empire romain.

En fait, l'opposition entre Occident et Orient n'était pas seulement politique et circonstancielle. Elle avait des racines culturelles plus profondes. L'Occident latinophone se distinguait de l'Orient byzantin hellénophone. Par ailleurs, bien avant le schisme de 1054, qui marqua la séparation officielle du catholicisme et de l'orthodoxie, derrière une unité de façade de l'Église, les relations s'étaient détériorées entre Rome et Byzance<sup>40</sup>. Dès le VII<sup>e</sup> siècle, les rapports entre les papes et les empereurs byzantins furent ponctués d'épisodes conflictuels et un contentieux se dessina, notamment sur la pratique du mariage pour les clercs. Dans la seconde moitié